D'APRES DENIS ROUSSEAU DANS « LA GRÈVE DES TRANCHÉES »

LES MUTINERIES AU 97 RI D'OGIER

A 20 ans, le jeune Ogier se retrouve au Chemin des Dames dans un régiment où les poilus depuis bientôt trois ans se battent sans voir la fin de la guerre venir. En ce début juin 1917, l'Offensive déclenchée il y a un mois et demi s'est soldée par un échec sanglant. Et voilà qu'on redemande aux hommes de remonter encore au front. C'en est trop. Ils se révoltent. Ils se mutinent. Les documents militaires de l'époque, notamment les J.M.O. (Journaux Militaires des Opérations) n'en soufflent mot. L'ouvrage de l'historien Denis Rousseau paru en 2005 nous révèle ce qu'il en fut. Il rapporte notamment les réactions de ceux qui en furent témoins. Ogier, l'illétre, n'a rien écrit, mais il aurait eu certainement beaucoup à dire si on lui avait donné la parole.

Le 2 juin vers 19 heures, écrit Rousseau, « au moment du rassemblement du 3^{ème} Bataillon du 97^{ème} R.I., environ 120 hommes quittent le cantonnement pour se rendre à Braine. » C'est-à-dire, sur la rive gauche de l'Aisne, un secteur hors des combats. Puis avertis qu'on cherche à les intercepter, « ils font demi-tour et se dispersent ». Le lendemain à Vieil-Arcy, « un groupe d'hommes prend ses armes, ... sous la direction de Bonniot, un ancien caporal, se dirige vers Braine. » Ils sont arrêtés en chemin, par le capitaine Mayousse. Bonniot leur porte-parole demande à parler au général. Donc au commandant de la Division. « Après discussion, les mutins acceptent de déposer les armes, mais le lendemain seulement. »

Le 4 juin, nouvel incident, mais cette fois au 2^{ème} Bataillon. « Vers midi, les hommes quittent leur cantonnement de Pont-Arcy pour se rendre à Braine. Malgré l'intervention du capitaine Lebeau, (commandant de la Compagnie de Mitrailleuses) qui les met en joue, puis se ravise sur les conseils d'un médecin, qui lui prend l'arme, en disant : « Mon capitaine, ne faites pas cela. Les choses peuvent s'arranger autrement. » (d'après les souvenirs du Lt-CI Lebeau). Le colonel Dufieux parvient à mettre fin à « cette situation délicate » en prescrivant de faire monter les hommes en ligne. « Pourtant, souligne Denis Rolland (p. 250), un nombre important de soldats s'est rendu en armes à la gare de Braine. » Braine se trouve sur la grande voie de communication routière et ferroviaire entre Soissons et Reims. Là,

« il y ont retrouvé des chasseurs du 60^{ème} B.C.P. et des hommes du 159 R.I. » Donc des unités de la 77^{ème} Division qui comprenait également le 17 B.C.P., le 57 B.C.P., le 60 B.C.P. « Ils veulent se rendre à Paris, mais la circulation des trains est interrompue. Après avoir passé la nuit devant la gare, le lieutenant Mayrusse, officier payeur du 97 R.I. réussit à les raisonner. Les soldats rendent leurs armes, reçoivent de la nourriture, puis se laissent arrêter par la prévôté (=police militaire). Ils sont conduits à Limé (tout à côté de Braine) où une sélection est faite et les meneurs sont enfermés dans une creute à Dhuizel (à côté de Vieil-Acy) ». Dans le secteur du Chemin des Dames existaient de nombreuses « creutes », carrières souterraines, qui servirent de cantonnements. La plus célèbre, que l'on peut visiter avec intérêt, est « la Caverne du Dragon ». On le voit, il n'y a pas qu'au 97 R.I. qu'ont eu lieu des mutineries. Denis Rolland a évalué l'étendue des mutineries en 6 pages de tableaux (p. 407-412). Pour le 97 R.I., il a comptabilisé en s'appuyant sur les documents militaires, 120 manifestants, 8 inculpés, 3 condamnés à mort et un exécuté. Les sanctions sont tombées très rapidement. Ainsi les 8 inculpés ont été déférés devant le conseil de guerre de la 77 D.I. le 3 juin. Ils ont été « condamnés pour abandon de poste en présence de l'ennemi ». Cinq à des peines de travaux publics de deux à cinq ans. Trois à mort. Deux seront graciés. Ils ont été autorisés, comme le prévoient les règlements, à présenter une demande de « grâce présidentielle ». Un

seul, Joseph Bonniot s'est vu opposer un refus. Son pourvoi en révision a été rejeté le 17 juin. Le 20 juin, avec trois condamnés d'autres unités, il a été fusillé à Chacrise, une toute petite commune de 300 habitants, à une vingtaine de kms de l'Aisne. Pour l'ensemble de la 77 DI, il y eut donc onze condamnés à mort et quatre passés par les armes.

Pendant ces événements, quel a été le comportement d'Ogier ? Faisait-il partie des 120 « manifestants » ? Nous savons seulement que quelques semaines plus tard, il a été muté dans un autre régiment, le 143 R.I. Les autorités militaires ont-elles cherché à éloigner du 97 R.I. un élément qu'elles estimaient nuisible au moral des troupes ? Rien ne permet de l'affirmer. Mais dans ces cas de mutineries, on sait que la majorité des poilus comprenait l'attitude de leurs camarades insoumis, car ils partageaient leurs sentiments et leurs revendications que l'on peut résumer à ce cri : « On a marre de la guerre ! » (Voir aussi, le CP 140, où nous avons parlé des mutineries avec l'article sur François Trêve).

« Joseph Bonniot fusillé pour l'exemple sous les yeux d'Ogier »

Quelques jours après les exécutions, raconte Denis Rolland (p. 255), « le contrôle postal de la 77 D.I. rendait compte de l'ouverture de cinq cents lettres, provenant du courrier au départ du dépôt divisionnaire. » Les courriers des poilus, avant d'être envoyés aux familles, passaient toutes par ce service de censure. « Le rapport, que l'auteur a pu consulter, a recueilli les extraits évoquant l'exécution. » Leur lecture ajoute Rousseau, rend compte de l'horreur du spectacle auquel les soldats ont été contraints d'assister. »

EXÉCUTÉS DANS UN CHAMP

L'exécution se déroule dans un champ, à proximité du dépôt divisionnaire, installé dans le moulin de Faÿ à Chacrise. Des bataillons de toutes les unités de la Division sont réunis là « pour la parade ». « Quatre pelotons de douze hommes vont exécuter la sentence. »

Ogier est-il là ? Fait-il partie des hommes du peloton ? Voilà ce qu'a écrit l'un d'eux, le sergent Poinot du 159 R.I.

suite page 5